



NURI BILGE CEYLAN L'ÉLOGE DE LA LENTEUR

Le cinéaste turc convie les spectateurs à un long road movie policier. Beaucoup d'ennui mais des éclairs... de génie!

par **Christine Haas**



Yilmaz Erdogan, Firat Tanis, Ahmet Mümtaz Taylan.

C'est un taiseux obstiné, à l'image de ses films. Heureusement, Nuri Bilge Ceylan sait éveiller nos sens, car ses récits sont rarement bavards. Solitaire, renfermé, le réalisateur turc avoue volontiers se sentir isolé en tant qu'artiste. « La Turquie n'est pas en cause, je me sentirais aussi différent et étranger ailleurs car la fraternité et la proximité entre les êtres n'ont rien à voir avec l'appartenance à un pays. Le cinéma me permet de sortir de cette douleur et de transformer cette culpabilité en quelque chose de positif. »

Nuri Bilge Ceylan a découvert le cinéma pendant son service militaire à Ankara, puis lors d'un séjour d'un an à Londres où il avale trois films par jour. Ses compagnons de route s'appellent Antonioni, Bergman, Bresson, mais aussi Tchekhov et Dostoïevski. Technicien accompli, il peut assumer tous les postes de l'écriture au montage, en passant par la photo et l'interprétation, se mettant en scène auprès de son épouse et coscénariste Ebru Ceylan.

A travers ses histoires, il évoque une société urbaine, laïque, occidentalisée, mais s'attache également aux archaïsmes de la vie rurale et brosse un portrait parfois sévère de ses concitoyens. La lecture politique est autorisée, même si son propos est ailleurs, car ses voyages sont intérieurs. Mais Ceylan n'aime vraiment pas s'expliquer. « On cherche tous des réponses aux mêmes questions et ce qui compte c'est la sincérité. Après, il faut que les gens deviennent. »



« Il était une fois en Anatolie », de Nuri Bilge Ceylan, Grand Prix au Festival de Cannes. En salles actuellement.

Cultivant son décalage, il fait en sorte que plus de la moitié de son dernier film se déroule de nuit et à l'intérieur de voitures. Derrière le titre trompeur à la Sergio Leone se cache une longue méditation sur fond d'enquête criminelle. Ceylan entraîne le public dans les steppes d'Anatolie où un meurtrier guide des policiers, un procureur, un commissaire et un médecin vers l'endroit où il a enterré sa victime. Comme les protagonistes qui errent dans une nuit noire, le

« Mon équipe ne comprend jamais rien pendant le tournage ! »

spectateur se sent perdu au cœur de cette majestueuse nature. Les scènes sont éclairées par les phares des voitures, l'éclat de la lune ou la lampe à huile d'une jeune fille dont le visage évoque un tableau de Rembrandt. Un chien aboie, le vent souffle et annonce l'arrivée de l'orage. Une pomme tombée de l'arbre dévale une colline pour atterrir dans un ruisseau.

Déroutant. Un parti pris assumé : « Mon équipe ne comprend jamais rien pendant le tournage, car je suis le seul à savoir comment je vais agencer tous les morceaux du puzzle », avoue-t-il en riant.

L'argument policier ne sert en fait que de support à un bras de fer psychologique. Il lui permet de poser un regard désenchanté sur la notion de vérité et sur les êtres humains dont le comportement échappe à toute logique.

Ceylan propose une expérience unique, plastiquement inventive et très loin d'un cinéma balisé. La vie et la mort s'y côtoient, le burlesque surgit en plein drame, la beauté mélancolique suscite une réflexion sur le temps qui passe et les spectateurs sont amenés à voir les choses sous une lumière différente. Réfractaire à la norme, travaillant avec des budgets modestes, Nuri Bilge Ceylan entretient sa singularité d'artiste farouchement autonome et ne fait aucun effort pour séduire le grand public. « Je suis fataliste. Un film est une lettre dans une bouteille que l'on jette à la mer en espérant que quelqu'un la trouvera. » Pour l'instant, seule la critique est tombée dessus. ■
Lire notre critique page 16.